



Elodie. — Qu'est-ce que tu vas faire à Québec ?

Héloïse. — Je vais à une ralle, ma chère.

Elodie. — C'est donc quelque chose de bien précieux ?

Héloïse. — Je le crois : le capitaine Blanchec. Il s'est fiancé cet été, aux eaux, à six d'entre-nous.

ABONDANCE DE BIENS

Mr B..., excellent commis-voyageur, est remarquablement distrait à certaines heures. Ses occupations l'appellent souvent en dehors de la ville et parfois ses absences se prolongent outre mesure. Aussi, lorsqu'il rentre au foyer conjugal, lui arrive-t-il de mêler un peu les noms de ses enfants, ce qui est, du reste excusable, car il en a quatorze, qui se portent tous comme des petits charmes.

Lundi dernier, comme la neige commençait à tomber à gros flocons, il s'en revenait à la maison le cœur joyeux, après une absence de plusieurs semaines, quand il aperçoit un attroupelement autour d'un petit garçon, qui pleurait à chaudes larmes. Il s'approche et apprend que l'enfant s'est égaré.

— Qu'as-tu donc, mon petit ami ? dit-il d'une voix douce à l'enfant.

— Bou-ou ! je... je suis perdu, dit l'enfant, en sanglotant de plus bel.

— Où demeures-tu ?

— Je... je ne sais pas. Hou !... hou !

— C'est bon, mon petit, ne pleure pas : viens avec moi à la maison, je te donnerai des confitures et des bons-bons, puis je te conduirai à ta bonne maman.

L'enfant le suit, et s'efforce d'étouffer ses soupirs.

Rendu chez lui le commis après avoir embrassé sa femme, s'empressa de lui dire :

— Louise, je t'amène un pauvre petit malheureux, que j'ai trouvé dans la rue. Il s'est égaré, laisse-le se chauffer un peu, puis donne lui quelque chose à manger, car il doit avoir faim. Je le mènerai ensuite au poste, où probablement on le cherche.

— A la police ! s'écrie sa femme, qui s'était approché de l'enfant et l'avait reconnu. A la police ! mais, grand nigaud, ne vois-tu pas que c'est notre petit Auguste ? Je le cherche depuis quatre heures.

« Lorsqu'un particulier entre dans mon magasin et qu'il se déchausse, dit un cordonnier, je puis dire de suite s'il est bon marcheur ou non, et il est même étonnant de voir combien peu de personnes savent marcher correctement. Si la chaussure est usée au talon, non sur le côté, mais tout à fait en arrière et si elle laisse entrevoir quelques signes d'usure sous la plante des pieds, principalement à la naissance du gros orteil, je sais que le propriétaire est bon marcheur. Si, au contraire, la chaussure est usée au talon, de côté, et la semelle près des orteils, je sais que j'ai affaire à un piéton qui ignore les premiers rudiments de l'art de marcher. La raison de cela est que l'un marche du genou et l'autre des hanches.

Voyez les gens se promener dans la rue et vous constaterez de suite cette différence. Neuf personnes sur dix ploient considérablement les genoux en marchant avec les hanches sur une même ligne. C'est l'orteil, dans cette position, qui touche le sol le premier. L'autre ne ploie le genou que bien faiblement, juste assez pour ne pas trainer les pieds et le mouvement vient des hanches, de la même manière que le balancement des bras se fait de l'épaule et non du coude. De cette manière, ce sont les muscles qui supportent tout le poids du corps et l'ampleur de la marche est considérablement accrue. Le talon alors frappe le sol le premier, et la plante du pied le touchant à son tour, donne au pas une certaine élasticité. Les personnes qui marchent ainsi ont une grande supériorité sur celles qui procèdent du genou et elles couvriront un espace de trente pour cent plus considérable, sans faire de plus grands efforts.

Dans les luttes de boxe, le principe est de frapper de l'épaule, non de l'avant-bras. Pour le piéton, le mouvement doit provenir des hanches et non du genou.

UNE VIEILLE CONNAISSANCE QUI NOUS REVIENT



SAUVE QUI PEUT !